

DOSSIER

NAPOLÉON

LES SECRETS D'UN CHEF DE GUERRE

Le stratège tant loué ne goûtait guère les plans établis, ces corsets qui musèlent l'intuition, négligent la reconnaissance du terrain, les mouvements ennemis... Génie nourri des conquérants d'antan, il aura façonné son propre outil militaire, mobile et offensif.

PAR THIERRY LENTZ

Napoléon n'a écrit ni traité ni théorie sur l'art de la guerre. À la fin de sa vie, il dicta bien quelques notes sur les campagnes de César, Turenne ou Frédéric le Grand, mais il n'y livra ses idées personnelles qu'en filigrane. Il fut un praticien plus qu'un théoricien. Toujours, il mit la simplicité et la souplesse au-dessus de tout. Cette conception n'était évidemment pas synonyme d'improvisation. La liberté de choix du chef ne put s'exprimer pleinement qu'avec une bonne organisation et une parfaite coordination des mouvements.

S'il y a un mystère, ou des secrets, dans le Napoléon chef de guerre, c'est d'abord celui d'une personnalité, d'une forme d'intelligence et d'aptitudes exceptionnelles pour le métier des armes et le commandement. Mais l'énigme ne se résout pas seulement par le « génie ». Celui-ci s'appuie en effet sur une formation, des >>>

Antisystème

Entre autres clés du succès, le vainqueur d'Austerlitz prône la souplesse : « Le grand art, c'est de changer pendant la bataille. Malheur au général qui arrive au combat avec un système », met-il en garde.

GREGORY PROCHI

En collaboration avec la

fondation  NAPOLÉON



» lectures infinies, une expérience acquise progressivement et une compréhension fine des données politiques, économiques, sociales et techniques de la guerre. Car à la fin du XVIII^e siècle la guerre change de nature : les armées sont plus nombreuses avec la montée en puissance de la conscription, les armes s'améliorent et leur utilisation peut être repensée, les mouvements de

s'impatient, comme à Wagram (1809), où il confie son destin à des pilonnages meurtriers, à la Moskova (1812), où il lance ses hommes dans des assauts répétés, à Waterloo, où la résistance entêtée des Anglais le décontenance. La guerre est aussi une affaire d'organisation. Napoléon repense en permanence son outil militaire. Il forge un état-major capable d'interpréter sans

capable de faire basculer les grandes journées. Pour la campagne de Russie, ce système atteint pourtant ses limites : Napoléon instaure de véritables « groupes d'armée » de plusieurs corps, qui ne peuvent être dirigés par un seul homme, d'où la confusion de la marche vers Moscou.

L'expérience est un élément déterminant dans les grands succès. Napoléon dispose au début de son règne d'une armée habituée au rythme qu'il lui impose. Souvent sous les drapeaux depuis le début de la Révolution, les anciens forment les plus jeunes à leur école. Les trois années passées au camp de Boulogne permettent ainsi de préparer les extraordinaires campagnes de 1805 à 1807. Ce n'est pas par hasard si le système commence à se détraquer après l'invasion de l'Espagne, lorsque les troupes aguerries sont bloquées dans la Péninsule. L'Empereur doit se contenter de conscrits, de soldats italiens et de la Confédération du Rhin pour mener la campagne de 1809. En face, les Autrichiens ont appris de leurs défaites. Au même moment, à l'autre bout de l'Europe, le ministre du tsar Barclay de Tolly réorganise en profondeur l'armée russe : trois ans plus tard, la Grande Armée sera vaincue par l'hiver, mais aussi par des forces qui l'ont copiée.

Si l'on osait, on dirait que Napoléon triomphe même dans l'échec, puisque ce sont ses conceptions, qu'il avait un peu oubliées, qui le mettent à terre. Il reste donc un modèle jusque dans sa chute, pour des décennies. Le général Grant se prendra pour lui, Trotski s'en inspirera, Foch en fera son modèle, de Gaulle se l'appropriera. Ses campagnes sont encore enseignées à West Point (mais plus à Saint-Cyr). Depuis deux siècles, en même temps que les noms de ses victoires (et même de ses défaites) résonnent encore dans l'histoire du monde, on continue à vouloir percer le « mystère » de celui que Clausewitz appela le « dieu de la Guerre ». À l'assaut duquel les meilleurs spécialistes repartent dans ce dossier. ♦

« L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution ; il n'y a rien de vague, tout y est bon sens, rien n'y est idéologie »

Napoléon Bonaparte

troupes deviennent plus rapides, en même temps que les contraintes budgétaires et d'intendance imposent des campagnes brèves. Napoléon en a tiré les conséquences dès ses campagnes d'Italie et d'Égypte. Ses conceptions prendront toute leur ampleur une fois qu'il exercera sans partage le pouvoir de décider et d'ordonner.

Si Napoléon avait écrit une doctrine, il l'aurait probablement fondée sur l'idée de mouvement. Dès ses premiers commandements, il opte pour une stratégie d'essence offensive, avec pour but la dislocation rapide des forces opposées pour atteindre l'objectif principal, par exemple la prise d'une capitale. La manœuvre générale est donc destinée à obtenir une bataille décisive. Pour cela, Napoléon opte pour une manœuvre « sur les derrières » pour envelopper l'ennemi (Ulm en 1805 – voir p. 25 –, Friedland en 1807) ou « sur position centrale » afin de séparer l'ennemi supérieur en nombre en deux masses et les battre l'une après l'autre (campagne d'Italie de 1796-1797, campagne de Belgique de 1815). Dans les deux cas, la rapidité d'exécution est indispensable. Cette machine à remporter des victoires fonctionne moins bien quand l'Empereur a une franche supériorité ou qu'il

les trahir ses intuitions et ses décisions. Il s'entoure de maréchaux et de généraux qui comprennent sa pensée et sait les employer dans leur meilleur rôle : à Davout, Soult ou Suchet les choses savantes ; à Masséna, Ney ou Murat les actions d'éclat. Il crée des formations d'officiers et de sous-officiers par arme, un ministère de l'Administration de la guerre pour gérer la logistique et des corps spéciaux pour transporter le matériel et l'artillerie, des caisses particulières (Caisse de l'Armée, Domaine extraordinaire) pour ne jamais manquer de fonds.

Un modèle jusque dans sa chute

Sur le terrain, il perfectionne son système des corps d'armée, forces autonomes d'environ 30 000 hommes possédant les services nécessaires à leur fonctionnement. Le niveau inférieur est réformé afin qu'une division attaquée puisse tenir une journée contre un ennemi supérieur en nombre en attendant les renforts. Des réserves sont constituées, à même d'intervenir pour soutenir les points faibles ou renforcer les points forts. Avec la Garde impériale, il dispose enfin d'un corps d'élite